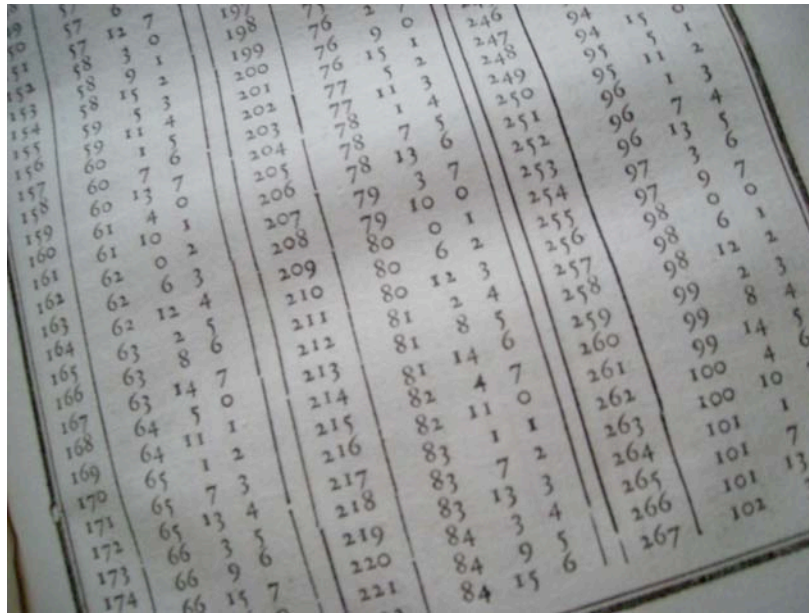


*Mémoires éparses*  
*(miroirs en miroir)*

**Benoît Lardières**  
**2008**

Suite de hasard, libre parcours, chapeau tout farci de livres et d'images au sein duquel on plongerait la main pour en ramener d'étranges *face à face*, comme qui dirait des avatars, des fausses pistes, des crochets, des fourches, des éventails, des perce-neige, des coffres-forts, des épousailles, des... Rien de bien sûr : sitôt les deux pans du paysage associés, à peine le temps de lire que tout repart dans le tourbillon, et danse la vie à l'oubli suspendue.

B L.



J'ai beau faire, je ne retrouve jamais Blanche dans la vie de tous les jours. Je me souviens mal, partiellement, des lieux où nous fûmes, de ceux où je suis demeuré sans elle, mais enfin je m'en souviens, je n'arrive pas à y revoir, à y placer Blanche. Quand elle surgit dans mes yeux fermés, ou que j'ai le sentiment qu'elle va entrer, qu'elle est dans la pièce à côté et que je vais crier *Blanche !* et elle répondra : *Qu'est-ce qu'il y a, mon Geoff', je travaille, ne me dérange pas... tout à l'heure...* c'est toujours qu'avec elle, autour d'elle, il s'est formé l'atmosphère d'exception d'un certain jour, d'une chose qui s'est passée entre nous et dont j'étouffe, ou des circonstances extérieures, la guerre, comme à cette minute où on m'a dit, à Javerlhac, il y a une dame qui vous demande, et moi, une dame ? à Javerlhac [...] Comment était-elle habillée, Blanche, impossible, impossible... je me souviens d'elle et comme ça m'a coupé la respiration de la voir si petite, je le savais bien qu'elle était petite, par rapport à moi, Blanche, je le savais bien, mais je ne le savais plus, enfin que ce serait la première chose qui me ferait si étrange et si doux à la retrouver, et je l'ai tout de même prise dans mes bras, où elle s'est remuée, pas maintenant, mal à l'aise des gens qui regardent, et j'ai dit, ma petite, ma petite, et elle, tout bas : « Tu me fais mal, tu n'es pas rasé... »

Louis Aragon, *Blanche ou l'oubli*, Paris, Gallimard, 1967, pp 196-197.



Ils ne se voyaient plus que de loin en loin, une heure par ci une heure par là, cafés, matins, déjeuners hâtifs, bords à bords bruyants. Ils se voyaient ainsi, furtivement, à chaque fois tout était à reprendre, les visages, les regards, les mains, la voix. En réalité ils ne parlaient plus que de travail. Lui écrivait-il encore, ailleurs, tout seul ? Peut-être. Mais peut-être aussi n'avait-il plus la force de le lui dire. A force... A force de quoi, il n'aurait pas su lui expliquer, et alors, simplement, il en était venu à se taire. C'est compliqué, ces rivières qui vous traversent, on ne sait d'où elles viennent et on ne sait où elles vont, et encore moins tout ce qu'elles charrient, il faut se laisser porter, parfois elles disparaissent. Sans doute, si on lui avait demandé, aurait-elle protesté qu'elle n'avait rien désiré, ni cet élan qu'il avait eu vers elle ni cette façon de silence, qu'elle s'était faite à lui et que sa seule présence, fût-elle lointaine, fût-elle seulement de mots, lui était devenue nécessaire. Mais voilà, il ne lui demandait rien.

Rémi Bathet, *Les paravents peints de paysages chinois*, Paris, UGE, Christian Bourgois, 1975, coll. 10-18, p. 137



– Gardez la monnaie, dit-il, grand seigneur.

Elle l’observait. Ses cheveux coupés court, sa peau un peu rêche tout en haut du front, le col de sa chemise qui commençait à s’user et celui de sa veste, ses paupières, qu’elle imaginait naturellement tombantes, très lourdes. Les commissures de ses lèvres, très pointues, bizarrement sèches, les petites vagues irrégulières que dessinaient les rides de son front, ses mains à la fois fines et grossières, à la fois petites et grandes, à la fois immobiles et terriblement agités, fantômes passant et repassant devant son visage, ses prunelles sombres dans lesquelles on avait l’impression de disparaître, ses oreilles trop larges – pourquoi trop larges ? – et dans le miroir derrière lui l’allure massive de sa nuque, on aurait dit un paquebot lacérant la mer, la courbe désuète de ses épaules, et aussi la fixité inquiétante de son regard – qui regardait-il ? qui voyait-il ? – la voix aux échos curieusement tendre qu’il avait en s’adressant à elle et puis enfin, et surtout, ce mouvement infime des ailes de son nez s’ouvrant légèrement quand il inspirait.

Léon Noiraud, *En sologne*, Paris, Aubier, 1957, p. 58.



Ils avaient avancé l'heure de la leçon mais personne ne l'en avait prévenue. Aussi, lorsqu'elle arriva enfin, trouva-t-elle la porte ouverte, son professeur occupé avec l'élève suivante, une jeune fille aux longs cheveux bruns assise, très droite, au bord du tabouret, qui jouait, concentrée, une sonate de Mozart. Debout, derrière elle, le professeur avait passé ses bras de part et d'autre de sa tête et, elle le voyait distinctement, posé ses mains sur les seins de la jeune élève et, du moins se plaisait-elle à l'imaginer, les pressait alternativement afin de marquer la mesure, tandis que, la tête penchée vers elle, il murmurait :  
– En mesure, Eléonore, en mesure ! De la précision !

Lise Dolette, *Les à-côtés*, Paris, Gallimard, 1992, traduit de l'anglais (Australie), par Gaston Viroux.



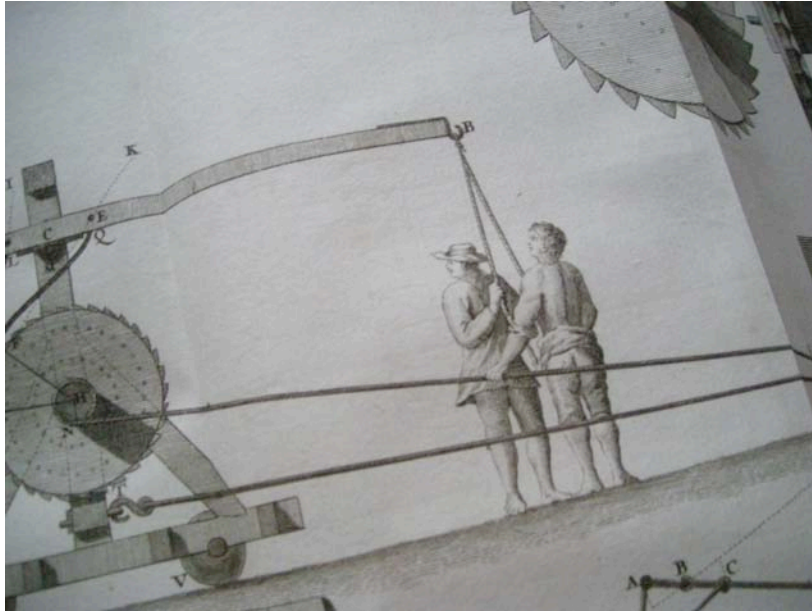
- Des papiers ? Comment ça des papiers ?
- Des papiers : des prospectus, de vieilles cartes de réduction, des bouts de notes épars, des tickets de métro, des morceaux d’emballage, des pages de carnet, des cartes de visite, des fragments de comptes, des pages de magazine, des tickets de caisse, des enveloppes, des recettes de cuisine, des cartes postales, des images découpées, des gommettes, des rubans, des articles de journaux, des listes de courses, des... enfin ces sortes de choses, tu vois. Mises bout à bout, ça aurait fait un puzzle absurde, une reconstitution ratée.
- Et alors ?
- Alors rien. On a tout bazardé.

Albert Lamy, *Les Arbres nains*, Paris, Hachette, 1966, p. 22



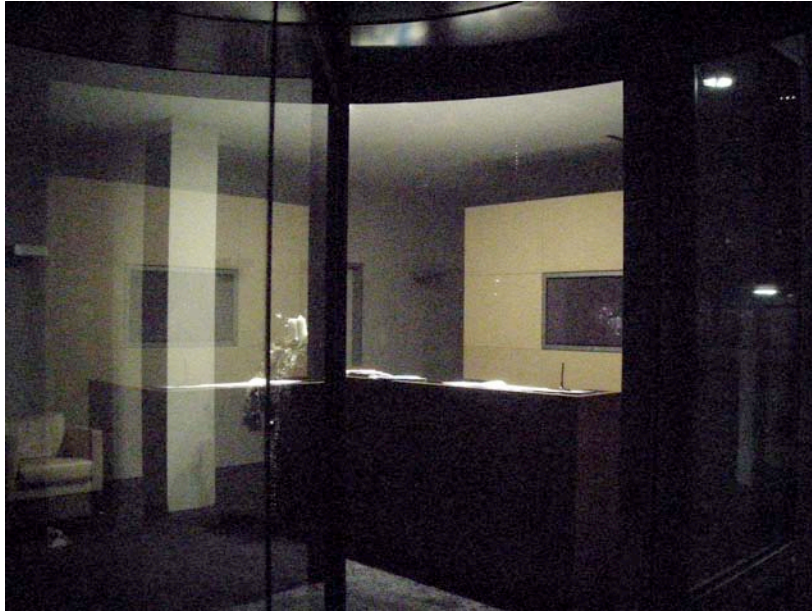
Derrière le portail qu'elle n'avait jamais vu que fermé, elle s'était prise à imaginer une longue allée bordée de tilleul montant en pente douce jusqu'à une grande maison qu'un très léger virage, en haut, empêchait de voir depuis le bas. Au début, cette simple allée lui suffisait. Mais à force de passer et de repasser devant le portail, elle voulut en savoir plus. Elle vit alors que la maison avait deux étages. Au rez-de-chaussée, passées quelques marches, un perron surmonté d'un auvent de métal et de verre. A droite, deux grandes fenêtres – rideaux de velours ocre qu'on tire à la nuit tombée. A gauche, la salle à manger – qui ne sert plus guère. A l'étage, un bureau et deux chambres. Au-dessus, encore des chambres. Mais la maison est vide. Ou à peu près. Un homme y vient, parfois, quelques semaines, pas plus, généralement au mois de janvier. Elle l'a croisé, une fois, à la boulangerie. Du moins a-t-elle pensé que c'était lui, que ça ne pouvait être que lui. Le reste, tout le reste de l'histoire, elle ne le connaît pas encore. Ou bien elle ne veut pas le dire.

Nathalie Dorset, *Mémoires*, Paris, Fayard, 1982, pp 55-56.



J'ai d'abord aimé, comme tout le monde, l'effet de l'ivresse légère, puis, très bientôt, j'ai aimé ce qui est au-delà de la violente ivresse, quand on a franchi ce stade : une paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps. Quoique n'en laissant rien paraître peut-être, durant les premières décennies, que des signes légers une ou deux fois par semaine, c'est un fait que j'ai été continuellement ivre tout au long de périodes de plusieurs mois ; et encore, le reste du temps, avais-je beaucoup bu.

Guy Debord, *Panegyrique I*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2006, p. 1669



Il s'abstenait de penser. Les hypothèses se serraient les unes contre les autres, apparemment bien rangées, en réalité dans le plus complet désordre. Et ce désordre était son boire et son manger, une sorte d'incohérence très précieuse amenant étincelles et rapprochements inattendus, improbables beautés, harmonieuses cacophonies. Ce paysage mouvant d'aurores en pleine nuit, de neiges éternelles au milieu du désert, cette absence désolée de centre, de nord, de sud, il avait fini par le comprendre comme étant non seulement inéluctable mais plus encore : ce désir qui, lâché dans ces mirages sans fin, lui jouait jour après jour des tours pendables, c'était le sien, cul par dessus tête. La folie à sa main et sa main dans le sac. C'était là sa chance, et il n'avait pas oublié de la servir.

Laurence Allia, *Le Père inconnu*, Paris, La Différence, 1999, p. 2



Il roulait la pièce de monnaie entre son pouce et son index, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et sa main serrée au fond de sa poche, immobile, debout contre le parapet, le long de la jetée ouest, face, exactement, au soleil couchant, la tête droite, les yeux fixés sur un point imaginaire, très loin, un pied posé très à plat sur la chaussée et l'autre appuyé sur la barre métallique, on l'aurait dit là depuis des heures et en effet on l'avait vu arriver au début de l'après-midi, marcher jusque là, s'adosser au parapet et n'en plus bouger, tout juste avait-il un instant tourné la tête quand une bagarre avait éclaté, au bar qui fait l'angle, mais à peine, à force on n'avait plus fait attention, et sans doute était-ce ce qu'il souhaitait, disparaître.

Joe Mildon, *Le Crépuscule vaincu*, Paris, Bordas, 1987, traduit de l'anglais (Américain), par Jeanne Pennaille.



A dix-neuf ans, Shell épousa Gordon Richie Sims. Comme le précisait le faire-part du New York Times, il était en dernière année à Ambert, et elle en première année à Smith. [...]

Gordon voulait être écrivain, et il fit une cour très littéraire. Il aimait lui envoyer de longues lettres de Ambert. Chaque soir, après avoir consciencieusement travaillé à sa thèse, il remplissait son papier à lettres personnel de promesses, de déclarations d'amour et d'espoirs, tout cela tempéré par une imitation du style de Henry James.

Le courrier prit une grande place dans le cœur de Shell. Elle choisissait soigneusement l'endroit où elle allait lire ces longues épîtres, qui lui semblaient beaucoup plus passionnantes que les chapitre d'un roman, car c'était elle le personnage principal.

Leonard Cohen, *The Favorite game*, Paris, UGE, Christian Bourgois, 1971, coll. 10-18, p. 185-186.



J'ai eu envie de percevoir davantage globalement tous ces livres. Et je me suis mis à les prendre un à un, puis à tenter de les classer sur des critères à moi. Mais finalement, je n'ai fait que commencer, pressentant que c'était une tâche trop dure ou impossible. J'esquissais simplement des catégories dominantes, telle, par exemple, celle des livres définitifs, énonçant des assurances. Ou bien celle des livres fermés, traitant d'un sujet de façon systématique. Ou encore celle des livres uniques, tellement ils étaient construits sur des codes singuliers aux auteurs. J'ai laissé les livres là où ils étaient, les recouvrant de leur tenture.

Jean-Pierre Ceton, *Rauque la ville*, Paris, Minuit, 1980, p. 101.



Comme dans le cas de la sculpture de Canova, ma mémoire localise cette œuvre dans un endroit et dans un contexte erroné. Par un raccourci un peu confus, j'associe tout d'abord le duc d'Urbino à son palais et j'imagine donc que c'est dans ce palais que j'ai vu la peinture – y était-elle quand nous l'avons visité ? J'en doute. Ou bien une copie ? Peu probable. Par un second raccourci, j'associe également ce portrait au visage de mon père et, de cité médiévale en château fort, d'homme puissant en profil implacable, je suis devant cette œuvre comme devant mon père : muet et immobile. Ce portrait a donc été pour moi, au premier regard, l'histoire d'une histoire impossible – rien moins qu'un formidable silence. Il y a, au Palais d'Urbino, un portrait du Duc en compagnie de son fils.

Jocelyn Bouquillard, *Généalogies caverneuses*, Limoges, Les auvents, 1996, p. 22.



C'était cette porte. Ou bien celle-là. Il en était sûr. On pouvait compter les pas depuis l'escalier. Vingt-sept. Il en était sûr. Et puis le petit guéridon, là, sur la droite. Avec les fleurs. Et le globe, juste au-dessus. Impossible de se tromper. Mais ensuite ? Celle de droite ou celle de gauche ? Il s'accorda un instant de répit. Souffler. Respirer. Se calmer. Reprendre : l'escalier, vingt sept pas, le guéridon, le globe, les fleurs. A droite. C'était à droite. La porte à droite. Il vérifia une dernière fois dans sa poche la présence lourde et froide du Revolver, puis il s'approcha, posa doucement sa main sur la poignée et appuya légèrement avant de pousser en avant. La porte s'ouvrit. « Le reste, se dit-il, j'en fais mon affaire. » Et, de fait, on n'entendit pas un cri.

Julien Cordes, *Minuit au balcon de l'hôtel*, Paris, Pocket, 2003, p. 75



Monique la miraculée : « petite fée », « petite reine », éventuellement « petite sainte » à l'échelon cousette ou sténodactylo (quelle était). Ailleurs que dans la chambre d'hôpital où je lui rendis visite, peut-être aurait-elle eu ses poupées ? Coquettement coiffée et vêtue d'un pyjama d'intérieur en soie, allongée – je crois – sur une chaise longue, elle me reçoit comme une dame à son jour. Vedette du pavillon Lassen, elle vit peut-être la plus belle époque de sa vie ; l'épisode Dame aux Camélias dont elle se souviendra toujours.

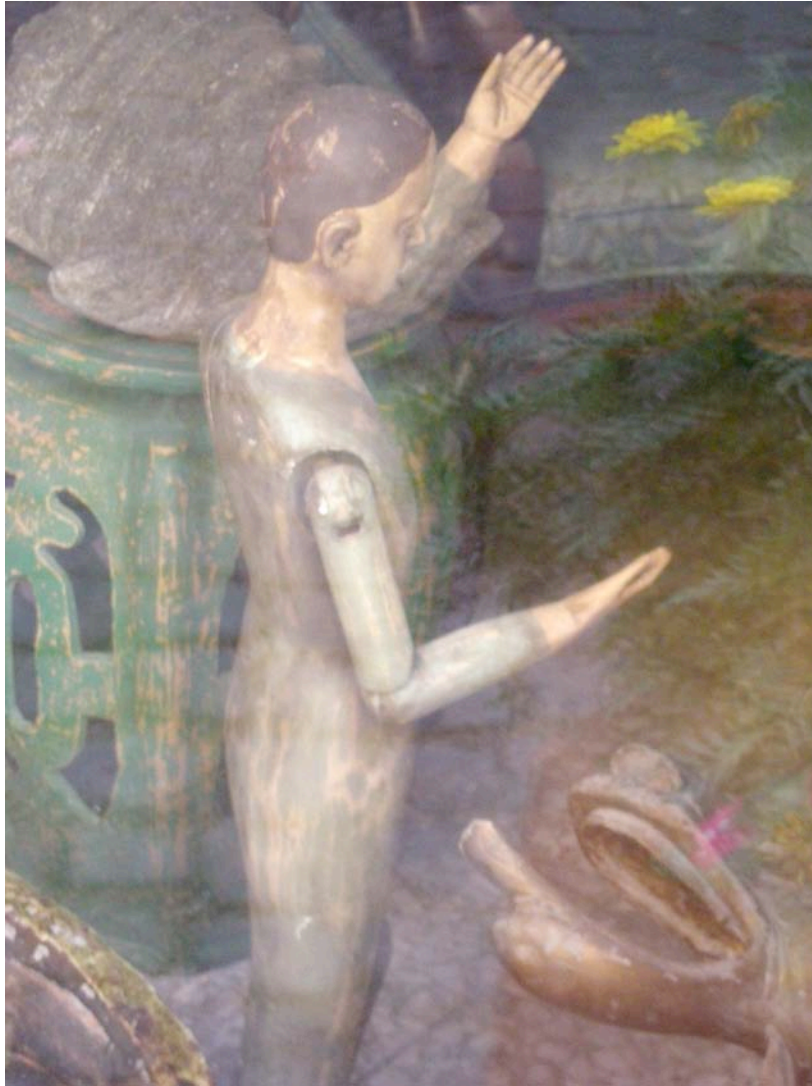
Michel Leiris, *Journal (1922-1989)*, Paris, Gallimard, 1992, p. 555.



Les circonstances ne faisaient pas de doute : cela s'était passé vers sept heures, entre le moment où elle avait quitté son travail et celui où elle aurait dû rentrer chez elle. Il faisait beau, avait signalé aucune difficulté de circulation et le rapport des îlotiers du secteur était vierge de tout incident notoire. Nul doute que l'assassin avait disposé de toute la tranquillité nécessaire pour perpétuer son forfait. La scène du crime avait été soigneusement étudiée : on pouvait reconstituer le drame pas à pas, geste après geste. Le mobile, de même, ne souffrait aucune discussion : cupidité, jalousie, ces deux bras armés de l'horreur une fois de plus s'étaient donné le mot. Non, vraiment, tout aurait été absolument parfait si à ce faisceau extraordinaire non pas d'indices, mais bel et bien de preuves, on avait pu ajouter le nom, le sexe, la taille, l'âge et le poids de la victime, en un mot son identité. Car en réalité, de victime, il n'y en avait pas.

– C'est bien ma chance, dit le commissaire Tulin en remontant dans sa voiture.

Joan Apellforth, *Tous pour un*, traduit de l'anglais (américain) par Serge Brouin, Paris, Albin Michel, 1974, p. 2



— De quelle aventure me parlez-vous ? demanda-t-elle.  
Il ne sut quoi répondre. Son regard un instant s'éteignit, puis il fit un signe qui pouvait vouloir dire que cela ne méritait pas qu'on s'y attarde. Elle fit comme si son silence était acquis. Les hommes n'aiment guère raconter. Soit ils n'ont pas vécu grand chose, soit ils préfèrent oublier.

— Tout de même, lui glissa-t-elle plus tard dans la soirée, cette aventure...

Cette fois encore, il n'en dit rien. Et ce silence, rajouté au précédent, ne fit qu'exaspérer son désir de savoir.

Mathilde Gordin, *L'Assoiffée*, Paris, Belfond, 1952, p. 213.



Un étang. C'est mélancolique.

– Koch : « Helen *chérie*, mon Helen *chérie*. »

– Helen : « Non, Koch – ce n'est pas mon *affaire* d'aimer ou d'être aimée. Personne ne peut faire que je l'aime tout à fait ou pour toujours et personne ne peut m'aimer ou ne doit m'aimer. Je suis un événement plus ou moins important – j'ai la mission *de mettre en mouvement pour un peu de temps tous ceux qui me rencontrent*. Je n'ai pas de *temps* pour l'idylle ou le repos. »

C'est si triste ce que je dis, je suis *sur le point* de pleurer.

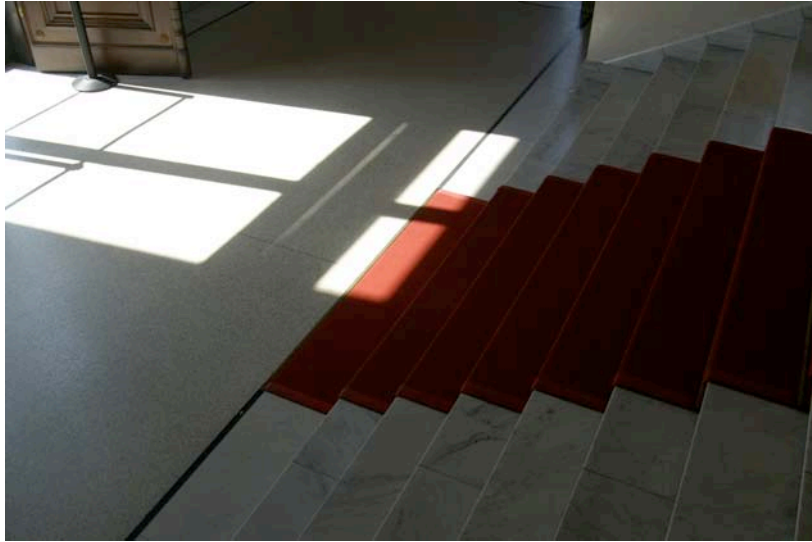
Helen Hessel, *Journal*, Marseille, André Dimanche, 1991, p. 150.



Il devait absolument se rendre à l'autre bout de la terre. Il pouvait prendre l'avion, ou bien un bateau, ou bien encore une sorte de ballon dirigeable qui voyagerait très haut au-dessus des nuages et tellement vite qu'il y serait en à peine le temps de le dire. Là, il atterrirait probablement dans la désert et il faudrait ensuite qu'il trouve une voiture, ou bien un autobus, ou bien encore une espèce de cheval pour aller jusqu'à la ville. Non. D'ailleurs il ne saurait pas où elle serait, cette ville, ou bien quelle ville choisir, ou encore même s'il y avait une ville. Mais il fallait quand même qu'il y aille, là bas, très loin, pour trouver la maison, la maison avec un toit et des fenêtres rouges, ou bien bleues, enfin des fenêtres et puis aussi une porte et là, quand il sonnerait à la porte, il verrait peut-être un homme venir lui ouvrir.

Là, en général, il marquait une pause. Car l'homme qu'il désirait si fort voir lui ouvrir la porte, cet homme n'avait pas de visage et chaque soir, en se racontant cette histoire, il tentait de toute ses forces de lui en imaginer un.

Matthieu Bonvureau, *Les miroirs d'en bas*, Paris, Denoël, 1980, p. 45.



Elle avait de lui des souvenirs très dispersés. Un jour, ici, sa silhouette dans un rai de lumière. Une façon très tendre qu'il avait de dire son nom. Ce jour où, sans raison, il s'était mis à courir dans le bois – c'était comme de l'entendre rire. Ses très longs silences. Sa manière de partir dès qu'elle élevait la voix. L'incroyable agilité de ses mains. Les lettres qu'il aimait lui écrire, drôles, interminables, tellement vivantes. Des riens. De toutes petites choses qui, mises ensemble, ne faisaient même pas un portrait, à peine une histoire. Au fond, il n'avait jamais été autre chose, pour elle, qu'une question, une question charmante, inquiète, rêveuse, obsédante, mille visages et mille noms pour une même question.

Véronique Karrol, *Un matin*, Berne, Farbos, 2001, p. 14.



Il y pensait, parfois. Il se souvenait précisément de sa forme, de sa couleur, de son poids, et même de son odeur. Ça lui revenait brusquement, sans prévenir, en voiture sur l'autoroute, ou bien en allant acheter du pain, ou encore en prenant un verre avec une femme. C'était comme si on avait ménagé, dans la trame de sa vie, une sorte de couture invisible qui surgissait de temps à autre. Il avait cherché, mais en vain, pourquoi le souvenir revenait à telle ou telle occasion, quels pouvaient être les liens mystérieux qui ravivaient sa mémoire. Par ailleurs, cela n'avait vraiment rien de tragique. C'était juste troublant, très légèrement dérangeant, sorte de *déjà vu* rétrospectif.

Laurent Herfeau, *La mécanique criminelle*, Paris, PUF, 1924, p. 245.



Et la rue froide sembla tout d'un coup s'épanouir en une chanson. Profane avait envie de prendre cette fille par les doigts, de l'emmener quelque part, hors du vent, dans un coin où il ferait chaud, et de la faire basculer sur ses pauvres talons montés sur roulement à billes, et de lui montrer qu'il s'appelait bien Sfacim, après tout. C'était un désir qui lui venait de loin en loin, de donner libre cours à la méchanceté et, en même temps, de connaître la tristesse, si grande qu'elle le remplirait, filtrerait de ses yeux et des trous de ses semelles, pour ne faire sur la chaussée qu'une vaste falque de tristesse humaine, où tout se serait déversé, depuis la bière jusqu'au sang, mais bien peu de compassion.

Thomas Pynchon, *V*, Paris, Ed. du Seuil, coll. Points, 1985, p. 177.



- Mais toi ? demanda-t-elle avec angoisse.
- Je vous rejoindrai plus tard. Tu as bien noté l'adresse ?
- Oui.
- Et comment y aller ?
- Oui.
- Et qui il faudra demander une fois arrivée ?
- Mais oui ! J'ai tout noté. Tout retenu. Tout compris.
- Alors file. Il ne faut pas qu'on te voie ici. Dieu sait ce qui pourrait arriver si l'on apprenait que tu es venue ici...
- Tu es bien sûr que tu ne veux pas que je...
- Je t'en prie. Tu devrais déjà être loin...
- C'est bon. J'y vais...

Hanne Garmickel, *L'entre deux*, traduit de l'allemand (autrichien), Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 32.